1
UN TROU DANS LE GANT

Si je perds un doigt cet hiver, ce sera la faute de mon père. Un matin il est parti avec la BMW, on ne sait pas où ni pour quoi faire ni quand il reviendra. On venait tout juste de laver la voiture, mon frère et mes sœurs avec le seau et le jet d'eau, ma mère avec l'aspirateur, mon père avec la peau de chamois, et moi, j'avais battu la peau de léopard de la plage arrière avec une raquette comme pour tuer les mouches. Le lendemain, le père s'était volatilisé. C'était il y a déjà deux semaines.

Depuis qu'il est parti, ma mère choisit les feuilletons l'après-midi, elle regarde des débilités avec des blonds et des blondes qui passent tous les épisodes à se demander s'ils se pavanent avec la blonde ou le blond qu'il faut sur des plages couvertes de maillots de bain fluo. Je préfère encore réviser mes leçons de

grammaire. Le seul avantage, quand mon père était là, c'est que parfois je pouvais regarder la télé avec lui. Au moins, les types de ses séries à lui ont autre chose à fabriquer que de comparer des blondes, comme débarrasser les États-Unis des crapules. Pourtant ce genre d'expérience télévisuelle peut aussi s'avérer pénible. Un jour, je me suis esclaffé : « Quelle nouille, ce Rick Hunter ! ». Je ne parlais pas en général mais seulement d'une bourde qu'il venait de faire, et mon père m'a ravivé les couleurs. Ma mère, elle, ne me gifle pas – de toute façon je ne regarde pas ses séries, alors je ne les commente jamais. Le problème avec ma mère, c'est plutôt qu'elle n'a pas de temps à me consacrer. Parfois j'essaie de discuter un peu avec elle comme mon copain Damien avec la sienne, mais elle râle : « Tes histoires me soûlent, Kévin. Si tu crois que j'ai besoin de t'avoir dans les pattes avec tout le boulot que je me farcis déjà dans ce maudit taudis… »

Sinon, elle pleure. Ma mère pleure beaucoup. Au moindre stimulus elle couine, se tamponne les yeux et le Rimmel avec du Sopalin, et quand elle ressemble à un panda, elle téléphone. Elle appelle sa mère, sa sœur, une voisine, elle se plaint de mon père, de mon frère, de ma grande sœur, de ma petite sœur, des

tags dans l'ascenseur, elle va même jusqu'à se plaindre de moi alors que je suis plutôt du genre discret. Depuis que mon père s'est fait la malle, comme toutes les autres fois, ma mère ne supporte plus que l'on sature son périmètre : dès son réveil, tout le monde dehors. Seule ma petite sœur, qui a tout juste trois ans, est autorisée à user le Skaï du canapé dans le monde diurne.

L'ennui, c'est surtout ces vacances scolaires qui tombent en pleine absence paternelle. Un concours de circonstances qui me vaut de passer mes journées dehors, en plein mois de février, sans argent de poche. J'ai un trou dans mon gant et personne avec qui jouer puisque Damien est parti chez sa grand-mère. J'en viendrais à regretter le collège, c'est tout juste si je n'ai pas hâte de franchir le portail et de me coller au radiateur sous le tableau des verbes irréguliers ou la carte de France avec ses reliefs vert foncé. Si mon père ne rentre pas très vite, je vais finir avocat ou médecin, avec des lunettes rondes.

Lui, il rêverait que je sois l'une des stars du collège. Je crois bien que si c'était le cas il encadrerait mes avertissements et mes blâmes et les accrocherait au mur entre ses posters de chiens-loups et ceux du Racing Club ; il me taperait dans le dos en m'appelant

fiston et il rirait si fort qu'il en cracherait d'un coup trois cartouches de ses cigarettes sans filtre.

Ma classe compte trois des types les plus populaires du collège. Deux d'entre eux sont Guillaume et Brandon ; ils ne se sont jamais quittés, de la maternité à la troisième. Ils ont redoublé le CP ensemble, pris leur première cuite ensemble au CM2, et passé leur première garde à vue ensemble, cet été, quand ils ont fracturé une voiture pour voler un paquet de cigarettes vide sur le tableau de bord. La troisième gloire de la classe est Loïc Huc. Il est moins extraverti que les deux autres mais tout le monde lui voue une crainte mêlée de fascination. S'il frappe sa mère, rien ne peut l'arrêter. Inégalable. Je dois mon incisive fêlée à son vigoureux coup franc.

Mon père déplore que mon seul vrai pote soit le bègue de la classe, autant dire la tête de Turc ; l'imiter est devenu un sport presque aussi prisé que les jeux de ballon, dans le coin. Mais Damien compense par l'humour. Il appelle les gros durs *Macaca fascicularis* (le nom savant des macaques) et, avec sa diction, c'est à se rouler par terre. Il ne le fait pas en face d'eux, mais je partage sa philosophie : la dentition est censée survivre aux années collège. Pour ajouter à sa honte, Damien a toujours de bonnes notes, il participe aux

cours et il lève le doigt avant de prendre la parole. Il cumule tant de tares qu'il a une dizaine de sobriquets, dont aucun n'est prononçable en présence des adultes.

Moi, mon seul surnom, c'est Kévin le Poussin, parce que je m'appelle Kévin Pouchin et que les Pimpette ne s'encombrent pas de subtilité, mais aussi parce que j'ai un tempérament assez doux. Tellement doux que je serais un souffre-douleur tout désigné pour les gloires de la classe si Damien n'était pas mon voisin de table. Pour moi, sa proximité est assez pratique, c'est comme si je me promenais avec un paratonnerre. Mais ce n'est pas la raison pour laquelle je traîne toujours avec lui. D'abord je l'aime bien, et puis on rigole des mêmes choses. Guillaume et Brandon Pimpette passent la moitié des cours de SVT à bêler comme des phoques et l'autre moitié dans la salle de permanence, à copier cinquante fois : *Poil, n.m. Formation épidermique constituée de kératine, en forme de tige filiforme fixée dans le derme.* Damien et moi, on rit plutôt que les superstars du bahut soient deux nigauds que le mot poil amuse encore. Une subtilité qui échappe largement à mon géniteur. J'ose à peine imaginer le sort qu'il me réserverait s'il pouvait lire dans mon cerveau, à cet instant précis, et y découvrir